

Encore engourdi de sommeil, je laisse ma tête valdinguer de gauche à droite, secouée par le pick-up à pleine vitesse sur les petits chemins de terre. Les yeux clos malgré les BAHAMEN hurlant : "who let the dogs out hou! Hou hou hou hou !" Je profite des derniers instants dans la chaleur assommante du chauffage central. Les pneus crissent. Je sursaute en entendant Rémy crier. " Cyr c'ta toé !" D'un seul geste je saisis mon sac, ma pelle et saute du camion. Puis saisi par le contraste de température mon corps entier se fige et devient douloureux et un léger acouphène s'installe. Pas l'temps d'niaiser ! J'attrape le reste de mon stock dans l'coffre et le véhicule repart de plus belle, s'enfonçant dans la brume du matin. Bientôt, je n'en vois que les deux arrières qui luisent comme un regard de braise tapis dans le brouillard. Et ça y ait, je suis seul. Une sensation de silence m'envahit, très vite remplacée par le brouhaha feutré de la nature. Frappé tout d'abord par la mélodie irrégulière des oiseaux en éveil, vient ensuite la musique d'ambiance du vent dans les cimes et du cours d'eau caché que je rythme au son de mes bottes sur les branches mortes. En arrivant au sommet d'une butte, j'emplis mes poumons de cet air à la fois chargé d'humus mais aussi incroyablement pur comme seule la forêt peut en produire. Le froid qui m'avait initialement saisi s'estompe et devient la fraîche brise bienvenue des marcheurs matinaux. A mesure que la sensation glaciale s'estompe, l'illusion de solitude disparaît aussi. Les sens s'éveillent et l'abondance de vie devient évidente, Outre la mélodie sifflée des oiseaux et bourdonnement affamés des moustiques, je commence à voir les traces de sabots encore fraîches cerfs et les crottes presque fumantes des ours bruns non loin de leurs lits d'herbes aplaties. Toute cette vie invisible m'émeut et m'excite comme un enfant avec un bâton. Je scrute les indices et collectionne mentalement les animaux tel un chasseur de Pokémon. Chaque rencontre fugace avec une poule d'eau, un renard ou un bébé ours est un petit trésor qui illumine ma journée. Très vite, trop vite le soleil se fait haut et la faune se cache en attendant la fraîcheur du soleil couchant. Les hommes, venus travailler chantent, et pour un petit instant, on croit être les maîtres de cette force sauvage et implacable qu'est la forêt. Mais il suffit de s'éloigner de quelques mètres des sentiers battus et des terrains défrichés pour comprendre que l'on est que des invités dans un lieu qui était là bien avant nous et le sera, en meilleure forme, bien après nous.

Cyr Barrois

A la lisière d'une forêt, ou plutôt d'un bois, je somnole dans l'attente quechua du petit matin. La joue blottie contre son corps, encore tout chaud d'une tendresse partagée dont seuls les esprits de la forêt peuvent témoigner. La nuit, l'obscurité pare la forêt d'une chape de mystère. De crissements étranges se transforment en de monstres imaginaires ou en d'hypothétiques animaux sauvages glanant de quoi se régaler tandis qu'à l'aurore, les arbres se jouent de la lumière. A travers la toile de tente, la clarté se meut au rythme de la bise qui embrasse les feuilles du grand chêne sous lequel nous sommes plantés. Mon attention est bientôt portée sur les bavardages des oiseaux, tantôt par le ronron du vent ou encore par l'odeur de sa peau... Quand soudain la toile s'agite ! Oh oh ! Oh oh ! Crie un homme. Il secoue clairement notre modeste habitat de droite à gauche pour manifester sa présence. Ni une ni deux, j'ouvre la porte pour y glisser mon museau et apercevoir de mes propres mirettes le visage de l'inquisiteur. Son front crispé et ses sourcils quelques peu froncés se détendent aussitôt. On aurait dit un enfant pris la main dans le sac, arborant alors sa plus douce frimousse pour amadouer la boulangère. L'homme avait la soixantaine, il portait une chemise à carreaux bleu ciel et un sobre pantalon beige. Des yeux en amande souriaient sous ses lunettes discrètes et il portait la moustache avec élégance. La rencontre avec Henri fut brève, tels deux mammifères surpris l'un l'autre sur son territoire, puis rassurés d'être tous deux de bien mauvais prédateurs ...

Loélia Mengin

Aux branches des arbres, mes rêves s'accrochent. Au sortir du lit, je pars, vagabonde, sur les mille et un chemins qui s'offrent à mes envies. Envies d'apprendre, de liberté... Et paf ! La racine qui sort de terre, fait que l'on trébuche. Eh oui ! Tête en l'air, à regarder les nuages et ses formes mouvantes. Lover, au pied d'un acacia, le renard de mes songes. Illusion ou réalité, peu importe, il me fait signe sur le chemin de la vie. Verte et fraîche, la mousse s'étend, tantôt fleurie, parfois nue, habillée de simplicité. Un rai de lumière éclaire une souche d'arbre, accueillant des fourmis en colonie s'affairant à réunir de la nourriture. Un lézard flâne à l'ombre, tout à côté. Hume l'odeur des champignons ! Les sous-bois et leurs parfums enivrants ! Fragrance humide et chaude. Sentir les sapins à s'en piquer le bout du nez. Tambourine le pic épeiche sur ce tronc mort; Futur abri ? Nid d'amours ? Soudain le désert. Cependant, pas un simple désert. Un vide, rempli d'étagères, sur lesquelles, des livres dégagent une aura apaisante. À mesure que je marche en examinant les titres et auteurs de ces derniers, des plantes jaillissent du sol, des arbres poussent, de l'herbe et de la mousse s'étendent, des lianes tombent du ciel, à travers les nuages. Les sons de la nature, appels des animaux, traversent mon corps, de la tête aux pieds, et fleurissent dans mon ventre. Un son inhabituel sort de ma bouche. Mes yeux m'examinent. Je suis singe.

Marion Lassaïgne

En ce matin d'hiver, au sommet d'un grand charme, le vieux geai ébouriffa ses plumes pour éloigner le froid de la nuit et briser les gouttelettes d'eau qui s'étaient figées sur ses ailes. Il sautilla sur l'extrémité de la branche afin de capter les premiers rayons du soleil d'hiver. Il allait lui falloir trouver l'énergie de chercher les glands cachés dans la forêt au cours de l'automne. Les machines des hommes ont broyé et détruit tant des mousses, racines, souches et tapis de feuilles qui lui servent de garde-manger sur son territoire ! Mais la nuit suivante fut encore plus rude alors que le geai n'avait retrouvé qu'un seul gland au cours de la journée. Alors, le soleil, en se levant, trouva le geai à terre, ses belles plumes bleues et noires miroitant sous une fine couche de glace. Des flocons de neige se mirent à tomber, venant se confondre avec les petites plumes blanches de sa tête. L'hiver vivait ses derniers matins, mais le geai n'y avait pas survécu. Chaque jour, la dépouille s'enfouissait un peu plus dans l'humus de la forêt, les jolies plumes brunes, roses, blanches, noires, bleues s'élevaient au vent comme les aigrettes colorées d'un pissenlit. Les semaines passèrent, et un matin enfin, la forêt bruissa d'une vigueur nouvelle : le printemps était là ! Dès lors, chaque nouvelle journée annonçait le retour de migrants, de nouveaux bourgeons, de jeunes plants, de nichées... Les couleurs pastel puis soutenues, la lumière pâle puis dorée, les chants des oiseaux, comme les aboiements du chevreuil, les odeurs de la terre, de la sève et des fleurs, l'animation des habitants des bois, du scarabée au sanglier en passant par le papillon et la fauvette, tout indiquait que la vie reprenait. Du vieux geai, il ne restait plus désormais que quelques os fragiles, piétinés par les chevreuils lors de leur tournée de fins gourmets en quête de jeunes pousses de charme. Au milieu de ces petits ossements, le seul gland qu'il avait pu avaler, restait là comme un témoin de son ultime repas. Un chêne généreux s'élevait non loin. Les glands qu'il avait abondamment déversés à ses pieds attiraient les amateurs de toutes tailles : cerfs, sangliers, écureuils, souris... Cette heureuse disposition permit au gland du geai de rester intouché. Sous les pluies de printemps, de la couverture de feuilles mortes émergea un parterre d'anémones de bois, butinées par de minuscules coléoptères. Puis, les jonquilles des bois, et les jacinthes sauvages, à leur tour, dissimulèrent le sol sous leurs trompettes jaunes et leurs grappes odorantes. Quelques promeneurs y cueillaient de temps en temps un bouquet, mais heureusement, la forêt était suffisamment vaste et peu fréquentée pour que le tapis de fleurs sous le grand charme garde sa splendeur. Les rayons du soleil, de plus en plus hauts, transperçaient encore le feuillage du grand charme, continuant à réchauffer le sol. Bientôt, le feuillage plus dense maintiendra le sous-bois dans une pénombre, préparant l'arrivée du muguet ou de l'ail des ours. Mais entre-temps, quelques jeunes pousses échappèrent à l'avidité des sangliers et des chevreuils, et s'élevèrent en quête de lumière. C'est ainsi qu'un matin, de l'humus où le vieux geai s'était abandonné à la mort, et du parterre fleuri et parfumé, émergea une jeune pousse de chêne. Le dernier gland avalé par le vieux geai avait germé. Quatre petites feuilles lobées se dressaient avec témérité au sommet d'une tige encore bien fragile. Ses chances de survie étaient maigres sous la truffe du sanglier et les pattes agiles de l'écureuil, mais la pousse était bien là. Oh il faudra bien sûr de très nombreux matins, et bien des saisons, pour qu'au cœur de la forêt, le jeune chêne s'assure un avenir, élevant avec lui vers le ciel le souvenir du vieux geai. Mais l'histoire du vieux geai et du jeune chêne nous apprend que chaque matin en forêt est à la fois une nouvelle aventure et un éternel recommencement, et que la mort porte aussi en elle la possibilité de vies futures.

Corinne Raguin